

Jacques Aron rend compte ici du rôle pionnier de Bernard Lazare dans l'analyse historique de l'antijudaïsme et de sa transformation en antisémitisme.

Bernard Lazare, premier historien de l'antisémitisme

Jacques Aron

Bernard Lazare n'a pas trente ans quand en 1894, trois ans avant les réunions fondatrices du mouvement sioniste et du Bund¹, il publie *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*². Le néologisme « antisémitisme » a été forgé quinze ans auparavant en Allemagne par Wilhelm Marr (1819-1904), et déjà Lazare a pris la mesure d'un phénomène européen moderne, qu'il va situer dans sa perspective historique. Cinq ans de recherches lui ont été nécessaires et les notes du livre témoignent de l'impressionnante documentation dont il a pris connaissance³.

Ce livre est inspiré de l'antisémitisme français *avant* l'Affaire Dreyfus (Lazare sera le premier et l'un des principaux défenseurs, longtemps sous-estimé, d'Alfred Dreyfus). Cet antisémitisme est le produit de nationalistes chrétiens anti-républicains qui, pour conserver ou élargir leur base sociale, tentent de rejeter sur les Juifs la responsabilité des scandales politico-financiers d'une période de libéralisme économique débridé, et même de l'échec du Boulangerisme⁴.

ANTISÉMITISME OU ANTIJUDAÏSME ?

« Partout où se sont établis les Juifs, cessant d'être une nation prête à défendre sa liberté et son indépendance, partout s'est développé l'antisémitisme, ou plutôt l'antijudaïsme, car l'antisémitisme est un mot mal choisi, qui n'a eu sa raison d'être que de notre temps, quand on a voulu élargir cette lutte du Juif et des peuples chrétiens et lui donner une philosophie en même temps qu'une raison plus métaphysique que matérielle » écrit Lazare. Mais, alors qu'il dénonce lui-même, sur base d'une argumentation solide, le « singulier abus des mots » qui consiste à appeler aujourd'hui « antisémitisme » les manifestations d'hostilité à l'égard des Juifs au cours de deux millénaires, il sera le premier historien juif de l'antisémitisme à généraliser et à banaliser ce terme par facilité de langage : « Nous allons suivre, écrit-il encore, ces modifications et ces différences de l'antisémitisme au cours des âges, jusqu'à notre époque, et nous verrons

¹ L'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie.

² Léon Chaillet, éditeur, 1894. L'édition originale a été reproduite en fac-simile par Les Éditions 1900, Paris, 1990.

³ Il a notamment suivi les cours de l'abbé Louis Duchesne (1843-1922) à l'École des Hautes Études : docteur ès Lettres, féru d'archéologie, celui-ci venait d'être contraint d'abandonner la chaire d'Histoire ecclésiastique de l'Institut catholique et son livre *Histoire ancienne de l'Église* sera même mis à l'index.

⁴ 1882 : Union Générale ; 1888 : Panama ; 1892 : suicide du Baron Reinach – cf. Édouard Drumont : *La Libre Parole* (1882-1910), *La France juive* (1886) et *La dernière bataille* (1890), etc.



Bernard Lazare
(1865-1903).
D.R.

si, pour quelques pays du moins, les causes générales que j'ai tenté de déduire persistent encore, et si ce n'est pas ailleurs qu'il nous faudra chercher les raisons de l'antisémitisme moderne ». Le développement ultérieur de cet usage abusif d'un concept né dans un contexte déterminé conduira à bien des confusions, volontaires ou non, jusqu'à priver le terme de toute pertinence et à le réduire à un pur instrument de propagande bien éloigné de la rigueur critique de l'auteur.

En quoi consiste pour Lazare la nouveauté radicale de l'antisémitisme ? Au fait que sa coloration religieuse apparente trahit chaque jour davantage des intérêts économiques opposés (un trait déjà perceptible dans le passé) que tente de contenir le renforcement d'États nationaux à base « ethnique », c'est-à-dire raciale et bientôt *raciste* (un terme encore inconnu à l'époque). « J'ai déjà indiqué du reste les origines de cet antisémitisme économique ; comment, d'une part, les capitalistes fonciers rendirent le Juif responsable de la prépondérance fâcheuse pour eux du

capitalisme industriel et financier, comment, de l'autre, la bourgeoisie nantie de privilèges se retourna contre le Juif jadis son allié, désormais son concurrent, et son concurrent étranger. Car c'est à sa qualité d'étranger, de non assimilé, que l'Israélite a dû l'excès d'animosité qui lui a été témoigné, et ainsi l'antisémitisme économique est lié à l'antisémitisme ethnologique et national. Cette dernière forme de l'antisémitisme est moderne, elle est née en Allemagne, et c'est aux Allemands que les antisémites français en ont emprunté la théorie ». À de nombreuses reprises Lazare procède à l'analyse des bases sociales de l'antisémitisme moderne dans des termes qui peuvent paraître « marxistes », alors qu'il adhère plutôt au socialisme anarchiste et qu'il est opposé aux tendances centralisatrices et autoritaires qu'il prête à Karl Marx. De l'antisémitisme économique moderne, il dit justement : « C'est la manifestation la plus violente de l'antisémitisme, la plus âpre, la plus rude, parce qu'elle est l'expression de la défense des intérêts immédiats et égoïstes ». Et ce constat vaut aussi bien pour la concurrence économique entre possédants que pour la concurrence entre travailleurs.

UN REGARD NÉANMOINS OPTIMISTE

Lazare est engagé dans un combat humaniste et internationaliste, dont l'issue paraît encore positive, même s'il perçoit parfaitement les risques de violents conflits ; il appartient encore à une époque optimiste à laquelle commencera à mettre fin la Première Guerre mondiale. « Toutefois, à côté de ces tendances nationalistes,

des tendances contraires, opposées, existent. Au-dessus des nationalités, il y a l'humanité ; or, cette humanité si fragmentée au début, composée de milliers de tribus se dévorant l'une l'autre, cette humanité devient très homogène. Les divers peuples, malgré leurs différences, possèdent un fond commun ; au-dessus de toutes les consciences nationales, une conscience générale se forme ; il y avait jadis des civilisations, nous marchons maintenant vers *une civilisation* [...]. À côté du patriotisme se place l'humanitarisme, à côté du nationalisme se place l'internationalisme, et la notion d'humanité acquerra bientôt plus de force que la notion de patrie, qui se modifie et perd de cet exclusivisme que les égoïsmes nationaux veulent perpétuer. [...] À l'internationalisme, déjà si puissant, le patriotisme s'oppose avec une violence inouïe. Le vieil esprit conservateur s'exalte ; il se dresse contre le cosmopolitisme qui le vaincra un jour ; il combat avec âpreté ceux qui le favorisent, et c'est là encore une cause d'antisémitisme ». Qui pourrait lui reprocher un optimisme que l'histoire n'a pas alors encore démenti ? « Si le principe des nationalités est encore un principe directeur de la politique, on ne fait plus de la haine contre l'étranger un dogme brutal et irraisonné ». Un demi-siècle plus tard, le nazisme, dans des conditions de barbarie encore inimaginables, détruira définitivement cette illusion.

JUIFS ET NON-JUIFS

La vision de Lazare, ni religieuse ni nationaliste, concerne l'ensemble du développement historique, Juifs et non-Juifs confondus. Il examine

les relations des différents groupes au sein de la société dans leurs rapports dialectiques. Loin de décrire les Juifs en éternelles victimes, il voit les communautés juives dispersées comme des acteurs responsables de leurs actes et de leurs réactions à leur environnement, même si ces communautés sont souvent soumises à un pouvoir politique extérieur qui les domine et privées de puissance militaire. Les Juifs assument le choix de leurs alliances. Ils font toujours partie d'une configuration socio-politique plus vaste, et la condition des différentes couches d'une communauté juive est toujours comparée à la condition des couches similaires ; cette rigueur intellectuelle ne vise pas à minimiser les injustices dont les Juifs ont été victimes, mais à les relativiser dans un cadre plus général. Lazare procède de même pour les conflits religieux et les querelles théologiques. Dans le monde chrétien, le peuple « déicide » jouit d'un statut particulier : il fournit la preuve ultime de la « Vérité » du Christ, il n'est formé ni d'hérétiques ni d'infidèles, qui seront souvent plus impitoyablement massacrés.

La relation Juif/non-Juif est complexe : aux acteurs antijuifs ou antisémites répondent des acteurs favorables aux Juifs ou aux philosémites. « Donc le Juif a été incessamment transformé par les milieux différents dans lesquels il a séjourné. Il a changé parce que les langues diverses qu'il a parlées ont introduit en lui des notions différentes et opposées, il n'est pas resté tel qu'un peuple uni et homogène, au contraire, il est à présent le plus hétérogène de tous les peuples, celui qui présente les variétés les plus grandes, et cette prétendue race dont amis et ennemis s'accordent à vanter

la stabilité et la résistance nous présente les types les plus multiples et les plus opposés... ». Et cependant, se demande Lazare : « ...qu'est-ce qui a pu les maintenir tels qu'ils se sont maintenus jusqu'à nos jours ; pourquoi persistent-ils autrement que comme une [simple] confession religieuse ? Cela provient de trois choses : une qui est dépendante des Juifs : leur religion ; la seconde, dont ils sont en partie responsables : leur condition sociale ; l'autre qui leur est extérieure : les conditions auxquelles ils ont été soumis ».

Si Lazare décrit ainsi l'histoire de la judéité diasporique en termes de relations réciproques, il s'engage manifestement là aussi selon sa perspective humaniste en faveur des échanges et contre le repli sur soi. Athée, il considère la religion mosaïque comme la cause première d'un « exclusivisme » qui ne pouvait que provoquer l'hostilité des autres peuples : « En réalité, le Juif vivait sous la domination d'un maître, Iahvé, que nul ne pouvait vaincre ni combattre, et il ne connaissait qu'une chose : la Loi, c'est-à-dire l'ensemble des règles et des prescriptions que Iahvé avait un jour voulu donner à Moïse, loi divine et excellente, propre à conduire ceux qui la suivraient aux félicités éternelles ; loi parfaite et que seul le peuple juif avait reçue ». Et d'ajouter : « Cette foi en leur prédestination, en leur élection, développa chez les Juifs un orgueil immense. Ils en vinrent à regarder les non-Juifs avec mépris et souvent avec haine, quand il se mêla à ces raisons théologiques des raisons patriotiques ». Selon la logique interne de l'antisémitisme, les propos critiques de l'auteur, qu'était la simple lecture de la Torah ou du

Talmud, furent parfois accueillis avec une fausse sympathie par ses ennemis les plus acharnés. Mais la rationalité de Lazare ne pouvait que se heurter à l'irrationalité des antisémites et à toutes les ambiguïtés de leurs positions : deux ans après la parution de son livre, Lazare fut amené à se battre en duel contre Drumont.

L'approche rationnelle de Lazare le conduit à expliciter les ruptures historiques significatives dans les domaines religieux, politique, philosophique, économique et social. Tant que la religion semble définir prioritairement les Juifs, il analyse leur position en fonction des crises internes de la chrétienté, avec ses schismes, ses hérésies et ses réformes. Il remarque fort justement, dans la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle, une pré-modernité qui forme charnière entre l'antijudaïsme ancien et l'antisémitisme moderne. « On commence à se demander, non pas si les Juifs ont tort d'être des usuriers, ou commerçants, ou déicides, [...] mais s'ils doivent être tolérés dans l'État ou non ; si, comme le demande dès 1655 John Dury dans un pamphlet dirigé contre Menasseh ben Israël, le protégé de Cromwell, il est légal d'admettre les Juifs dans une république chrétienne »⁵.

L'ÉMANCIPATION

L'Émancipation et son extension problématique en Europe après le décret de 1791 est évidemment pour Lazare l'événement majeur dans la transformation de la condition juive. Il en rappelle les préliminaires et note, comme Marx dans son écrit de 1844 : « Une certaine catégorie de Juifs s'était d'ailleurs déjà émancipée [sous

⁵ *Un cas de conscience*, Londres, 1655.

l'Ancien Régime]. En Allemagne les Juifs de cour (*Hoffjuden*) avaient acquis des privilèges commerciaux ; on leur délivrait même, contre argent, des titres de noblesse ». Il évoque ensuite le cas de la France et conclut : « Grâce à tous ces privilèges, il s'était formé une classe de Juifs riches, qui avait pris contact avec la société chrétienne, classe d'esprit ouvert et subtil, intelligente et raffinée, d'un intellectualisme extrême, ayant abandonné, comme beaucoup de chrétiens, la lettre de la religion ou même la foi, et n'ayant conservé qu'un idéalisme mystique, qui se conciliait tant bien que mal avec un rationalisme libéral ».

Dans cette lutte pour l'élargissement et l'affermissement de l'émancipation politique, Lazare accordera évidemment une place importante aux conflits des grands États nationaux émergents et à la position minoritaire particulière des Juifs dans ou entre ces États : « Or, au milieu de toutes les nations de l'Europe, les Juifs existent comme une communauté confessionnelle, croyant à sa nationalité, ayant conservé un type particulier, des aptitudes spéciales et un esprit propre. Les nations, en luttant contre les éléments hétérogènes qu'elles contenaient, furent conduites à lutter contre les Juifs, et l'antisémitisme fut une des manifestations de cet effort que firent les peuples pour réduire les individualités étrangères ». Ce phénomène, il l'étudiera dans sa diversité, accordant aux mouvements pangermaniques et panslaves toute leur importance, ainsi qu'à la montée des nationalismes pris en tenaille entre ces mouvements : hongrois, roumains, polonais, etc. ; la situation des Juifs de Roumanie et de

Russie (4,5 millions sur 8 millions de Juifs dans le monde) retiendra aussi toute son attention.

EXPLOITATION ET OPPRESSION

Lazare nous a également laissé un tableau de la diversité des conditions sociales des Juifs dans la société moderne. « L'immense majorité des Juifs, près des sept huitièmes, sont d'une extrême pauvreté. [...] Ils sont même parmi les prolétaires les plus déshérités. À Londres, dans cette compacte agglomération juive de l'East-End composée de réfugiés polonais, les tailleurs juifs occupés dans les ateliers de confection travaillent douze heures par jour et gagnent en moyenne 62 centimes par heure, mais la majorité chôme trois jours par semaine, une partie ne travaille que deux à trois jours, et, en tout temps, dix à quinze mille Juifs non embauchés meurent de faim dans une détresse abominable ». Il ajoute : « C'est une minorité de Juifs émancipés qui travaille à la Révolution. [...] Ces Juifs émancipés, s'ils abandonnent leur croyance, ne purent, malgré cela, disparaître en tant que Juifs. Comment d'ailleurs l'auraient-ils pu ? En se convertissant, dira-t-on, ce que quelques-uns ont fait, mais la plupart ont répugné à ce qui n'aurait été qu'une hypocrisie de leur part, car les Juifs émancipés arrivent rapidement à l'irrégion absolue. Ils sont donc restés Juifs indifférents ; néanmoins, tous ces révolutionnaires, dans la première moitié de ce [XIX^e] siècle, furent élevés à la juive, et s'ils furent déjudaïsés, en ce sens qu'ils ne pratiquèrent plus, ils ne le furent pas en ce sens qu'ils gardèrent l'esprit de leur nation. Ce Juif émancipé

D.R.



n'étant plus retenu par la foi des ancêtres, n'ayant aucune attache avec les vieilles formes d'une société, au milieu de laquelle il avait vécu en paria, est devenu, dans les collectivités modernes, un bon ferment de révolution ».

On comprend dès lors que Lazare se soit rangé parmi ces révolutionnaires ouverts à la cause de tous les

exploités et opprimés, comme en témoignent son engagement pour les Arméniens persécutés dans l'Empire ottoman et ses reproches aux sionistes au sujet des négociations entamées avec son sultan « rouge ». Mais il n'aura guère l'occasion d'aller très loin en la matière puisqu'il meurt en 1903, âgé de trente-huit ans à peine. ☺

Bernard Lazare entre judéité et anarchisme

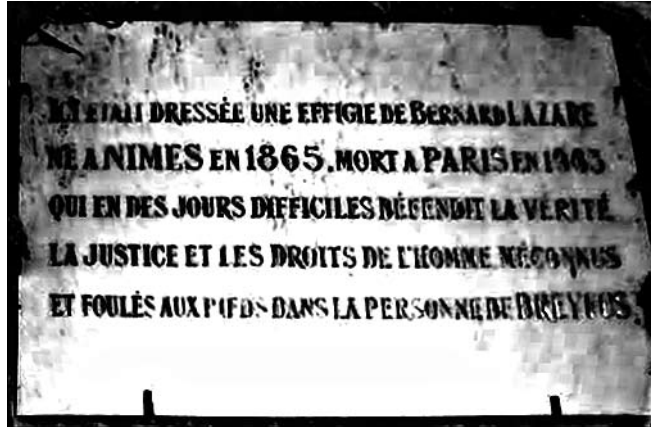
Jean-Marc Izrine

Écrivain symboliste dans sa jeunesse, Lazare s'oriente vers l'art social et en devient l'un des précurseurs. Tout en restant indépendant, Bernard Lazare se réclame de l'idéologie libertaire et il lui restera fidèle toute sa vie. Il collabore aux revues libertaires comme *Les Temps nouveaux*, participe à des conférences engagées, fréquente les grands noms du mouvement, tel Élysée Reclus. Il témoigne en faveur de Jean Grave lors du « procès des trente » en août 1894 et y prend nettement parti pour les libertaires inculpés à la suite de divers attentats anarchistes.

Sa renommée va inciter la famille Dreyfus à prendre contact avec lui après la mise en accusation du capitaine. Les débuts de l'action en faveur de ce dernier sont très difficiles et l'on ne peut pas dire qu'au départ les

anarchistes soient plus enthousiastes que les autres pour le défendre. Bernard Lazare part en franc-tireur en écrivant fin 1896 – deux années avant l'appel de Zola – un argumentaire intitulé « *Une erreur judiciaire, la vérité sur l'affaire Dreyfus* ». Dans ce livret, Bernard Lazare s'adresse en particulier aux anarchistes : « Il est des hommes pour qui la liberté et la justice ne sont pas de vains mots. À ceux-là je vais parler... ». Il réussit enfin à rallier à la cause dreyfusarde une partie importante des intellectuels, en particulier des scientifiques et des écrivains, mais aussi des politiques tels que Jaurès, Blum, Clemenceau ou Briand, ou encore l'anarchiste Sébastien Faure. Il n'abandonna jamais le combat pour la réhabilitation complète de Dreyfus.

Lazare fut ainsi l'un des artisans de la rupture qui marquera définitivement l'antisémitisme comme un positionnement politique d'extrême droite. Cette dernière ne le lui pardonnera pas. Lazare est pour elle la représentation même de « l'anarchie juive ». Barrès, Drumont et Maurras fixeront leur haine sur lui – ce qui est tout à son honneur – et celle-ci perdurera même après sa mort : les Camelots du Roi mutileront la statue édifée pour lui rendre hommage. Elle sera en outre descellée en 1940 par le gouvernement de Vichy. ☉



Plaque commémorative scellée à l'emplacement originel du monument Bernard Lazare, au jardin de la Fontaine à Nîmes.
D.R.

Pour en savoir plus

Philippe Oriol, *Bernard Lazare*, Stock, 2003.

Jean-Marc Izrine, *Les libertaires dans l'affaire Dreyfus*, Éd. Coquelicot/Alternative Libertaire, 1998.